LARS KEPLER

L'Hypnotiseur

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson et Pascale Rosier



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Erik Maria Bark, un psychiatre spécialisé dans le traitement des chocs et traumas aigus, a longtemps été l'un des rares véritables experts de l'hypnose médicale. Jusqu'au jour où une séance d'hypnose profonde a mal, très mal tourné. Sa vie a frôlé l'abîme et, depuis, il a promis de ne plus jamais hypnotiser. Dix années durant, il a tenu cette promesse. Jusqu'à cette nuit où l'inspecteur Joona Linna le réveille. Il a besoin de son aide. Josef, un adolescent, vient d'assister au massacre de sa famille. Sa mère et sa petite sœur ont été poignardées, mutilées et dépecées sous ses yeux. Le corps lardé de centaines de coups de couteau, Josef vient d'être hospitalisé, inconscient et en état de choc. Mais il est le seul témoin du carnage et Joona Linna, pris dans une course contre la montre, veut l'interroger sans tarder. Car tout indique que l'assassin est maintenant aux trousses de la sœur aînée de Josef, mystérieusement disparue. Et pour lui, il n'y a qu'une façon d'obtenir un quelconque indice de l'identité du meurtrier : hypnotiser Josef.

Tandis qu'il traverse un Stockholm plus sombre et glacial que jamais, Erik sait déjà que, malgré toutes ses protestations, il brisera sa promesse pour tenter de sauver une vie. Ce qu'il ne sait pas, c'est que la vérité que porte Josef va changer sa vie. Que son fils est sur le point d'être enlevé. Et qu'en réalité, c'est pour lui que le compte à rebours vient de commencer.

Intrigue implacable, rythme effréné, richesse et complexité des personnages, écriture au cordeau, tout concourt à faire de *L'Hypnotiseur* un thriller unique. La première enquête de l'inspecteur Joona Linna fait date.

LARS KEPLER

Lars Kepler est le pseudonyme du couple d'écrivains Alexander et Alexandra Ahndoril. Mariés dans la vie, ils ont écrit plusieurs romans chacun. Best-seller en Suède, en cours de traduction dans plus de trente pays, L'Hypnotiseur *est leur premier roman à quatre mains. Une seconde enquête de l'inspecteur Joona Linna, parue en Suède au début de l'été 2010, a pris directement la tête des ventes.*

Photographie de couverture : © Trigger Images

Titre original :
Hypnotisören
Editeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Lars Kepler, 2009
Avec l'accord de Bonnier Group Agency, Stockholm

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00392-0

LARS KEPLER

L'Hypnotiseur

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson et Pascale Rosier

ACTES SUD

Comme le feu, exactement comme le feu. Ce furent les premiers mots du garçon hypnotisé. Malgré des blessures mortelles – des centaines de coups de couteau au visage, sur les jambes, le tronc, le dos, sous les pieds, sur la nuque et derrière la tête –, on l'avait plongé dans une hypnose profonde dans l'espoir de voir ce qui s'était passé à travers ses yeux.

— J'essaie de cligner des yeux, dit-il d'une voix tremblante. J'entre dans la cuisine, mais quelque chose ne va pas, ça crépite entre les chaises et des langues de feu lèchent le sol.

L'agent de police qui l'avait découvert parmi les autres corps dans la maison d'un lotissement l'avait cru mort. Il avait perdu beaucoup de sang, était en état de choc et n'avait repris connaissance que sept heures plus tard.

Il était le seul témoin survivant et l'inspecteur principal Joona Linna se disait qu'il serait peut-être en mesure de donner un signalement valable. L'auteur du crime avait eu l'intention de tous les assassiner, il était donc tout à fait possible qu'il n'ait pas pris la peine de se cacher le visage pendant l'acte.

Mais, si les circonstances n'avaient pas été si exceptionnelles, personne n'aurait jamais eu l'idée de faire appel à un hypnotiseur.

Dans la mythologie grecque, le dieu Hypnos est un garçon ailé qui tient des fleurs de pavot dans la main. Son nom signifie "sommeil". Il est le frère jumeau de la mort et le fils de la nuit et de l'obscurité. Le terme "hypnose" dans son acception moderne est employé pour la première fois en 1843 par le chirurgien écossais James Braid pour décrire un état proche du sommeil caractérisé par une conscience aiguë et une grande réceptivité.

S'il est aujourd'hui scientifiquement prouvé que presque tout le monde peut être hypnotisé, les avis diffèrent toujours quant à l'utilité, à la fiabilité et aux risques de l'hypnose. Cette ambivalence est probablement due à l'usage abusif de l'hypnose par des imposteurs, des prestidigitateurs et des services de renseignements de par le monde.

Techniquement, il est aisé de projeter quelqu'un dans un état de conscience hypnotique ; le défi consiste à contrôler son déroulement, guider le patient, analyser et traiter les résultats. Seule une grande expérience et de sérieuses compétences permettent de maîtriser réellement l'hypnose profonde. Dans le monde entier, il n'existe qu'une poignée de véritables experts médicaux de l'hypnose.

1

Lundi 7 décembre, dans la nuit

La sonnerie du téléphone arrache brusquement Erik Maria Bark à son rêve. Sortant de son sommeil, il s'entend dire avec un sourire :

— Des ballons et des serpentins.

Affolé par ce réveil soudain, son cœur se met à battre la chamade. Erik ignore ce qu'il voulait dire par ces mots, il n'a pas la moindre idée du contenu de son rêve.

Pour ne pas réveiller Simone, il se glisse hors de la chambre et referme la porte derrière lui avant de décrocher.

— Erik Maria Bark.

Un inspecteur du nom de Joona Linna lui demande s'il est suffisamment réveillé pour assimiler une information importante. Pendant qu'il écoute l'inspecteur, ses pensées continuent à plonger dans le vide obscur laissé par le rêve.

— J'ai entendu dire que vous étiez compétent dans le traitement des traumatismes aigus, dit Joona Linna.

— Oui, répond sèchement Erik.

Il prend un calmant. L'inspecteur explique qu'il a besoin d'interroger un garçon de quinze ans qui a été témoin d'un double homicide. Malheureusement, il est grièvement blessé. Son état est instable, il est inconscient et en état de choc. On l'a transféré cette nuit du service neurologique de Huddinge à l'unité de neurochirurgie de l'hôpital universitaire Karolinska, à Solna.

— Qui est le médecin de garde ? demande Erik.

— Daniella Richards.

— Elle est très compétente et je suis certaine qu'elle saura…

— C'est elle qui m'a demandé de vous appeler, l'interrompt l'inspecteur. Elle a besoin de votre aide et c'est assez urgent.

Erik retourne chercher des vêtements dans sa chambre. Le rai de lumière d'un réverbère tombe entre les deux stores. Simone est allongée sur le dos et lui adresse un regard étrange, vide.

— Je ne voulais pas te réveiller, dit-il à voix basse.

— Qui c'était ?

— Un policier… un inspecteur, je n'ai pas retenu son nom.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je dois aller à l'hôpital Karolinska. Ils ont besoin d'aide pour un garçon.

— Il est quelle heure ?

Elle regarde le réveil et ferme les yeux. Il remarque que le pli du drap a laissé des stries sur ses épaules couvertes de taches de rousseur.

— Dors maintenant, Sixan, chuchote-t-il.

Erik emporte ses vêtements dans le vestibule, allume la lumière et s'habille rapidement. Une lame luisante en acier scintille derrière lui. Erik se retourne et voit que son fils a accroché ses patins sur la poignée de la porte pour ne pas les oublier. Bien qu'il soit pressé, Erik va jusqu'au placard, tire la malle et trouve les protège-lames. Il les accroche sur les lames tranchantes, pose ensuite les patins sur le tapis du couloir et quitte l'appartement.

Il est trois heures du matin, le mardi 8 décembre, quand Erik Maria Bark s'installe dans sa voiture. La neige tombe lentement du ciel obscur. Un calme absolu recouvre tout. Les lourds flocons s'étalent paresseusement sur la rue déserte. Il tourne la clé de contact et de douces vagues de musique envahissent l'habitacle : Miles Davis, *Kind of Blue*.

Il roule à travers la ville endormie, depuis Luntmakargatan, le long de Sveavägen, jusqu'à Norrtull. Il devine la baie de Brunnsviken, telle une grande ouverture obscure derrière le rideau de neige. Il pénètre lentement dans l'enceinte de l'hôpital, passe entre les pavillons annexes Astrid-Lindgren et la maternité, laisse derrière lui les services de cancérologie et de psychiatrie et se gare à sa place habituelle devant l'unité de neurochirurgie. Il sort de la voiture. Les lueurs des réverbères se reflètent dans les fenêtres du vaste complexe. Seules de rares voitures sont garées sur le parking des visiteurs. Les merles volent d'arbre en arbre, leurs ailes bruissent dans l'obscurité. Erik note que le grondement de l'autoroute n'est pas encore audible à cette heure-ci.

Il introduit son laissez-passer, tape le code à six chiffres, entre dans le hall, prend l'ascenseur jusqu'au cinquième étage et traverse le couloir. Les néons du plafond clignotent sur le lino bleu du sol, qui brille comme de la glace dans un fossé. Ce n'est qu'à cet instant qu'il ressent le contrecoup de la poussée d'adrénaline. Il dormait si bien que la douce sensation du sommeil n'a pas encore tout à fait disparu. Il longe le bloc opératoire, passe devant les portes de l'énorme caisson hyperbare, salue une infirmière et se remémore une fois encore ce que l'inspecteur lui a raconté au téléphone : un garçon en sang, le corps entièrement tailladé, noyé de sueur, refusant de s'allonger, agité et assoiffé. On tente de lui parler, mais son état se détériore rapidement. Il sombre dans l'inconscience, son cœur s'emballe et le médecin de garde, Daniella Richards, prend la bonne décision en ne laissant pas l'inspecteur parler au patient.

Deux policiers en uniforme sont postés devant l'entrée de la salle N18. Tandis qu'il s'approche, Erik croit déceler une certaine inquiétude sur leur visage. Peut-être sont-ils tout simplement fatigués, pense-t-il en s'arrêtant devant eux. Ils regardent rapidement sa pièce d'identité avant d'appuyer sur un bouton. La porte s'ouvre en bourdonnant.

Erik entre, serre la main de Daniella Richards et remarque les lignes de tension autour de sa bouche, le stress contenu de ses mouvements.

— Prends un café, dit-elle.

— On a le temps ?

— J'ai maîtrisé le saignement du foie.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, jean et veste noire, tape sur la machine à café. Il a des cheveux blonds ébouriffés, les lèvres pincées, l'air grave. Erik se dit qu'il s'agit peut-être de Magnus, le mari de Daniella. Il ne l'a jamais vu, sinon sur une photo dans le bureau de Daniella.

— C'est ton mari ? demande Erik en le désignant d'un geste.

— Pardon ?

Elle semble à la fois amusée et surprise.

— Je pensais que Magnus t'avait peut-être accompagnée.

— Non, dit-elle en riant.

— Tu es certaine ? Je peux lui demander, plaisante Erik qui commence à marcher vers l'homme.

Le portable de Daniella sonne. Elle l'ouvre.

— Arrête, Erik, dit-elle en riant avant de coller le téléphone contre son oreille pour répondre. Oui, Daniella.

Elle écoute mais n'entend rien.

— Allô ?

Elle attend quelques secondes, lance un *aloha* plein d'ironie, puis raccroche. Elle referme le téléphone et rejoint Erik. Il s'est approché de l'homme blond. Le distributeur de café bourdonne et chuinte.

— Prenez un café, dit l'homme en tentant de placer la tasse pleine dans la main d'Erik.

— Non, merci.

L'homme goûte le café et sourit, de petites fossettes lui creusent les joues.

— Délicieux, dit-il en essayant de nouveau de lui donner la tasse.

— Je n'en veux pas.

L'homme boit encore un peu, tout en observant Erik.

— Je peux vous emprunter votre téléphone ? demande-t-il soudain. Si cela ne vous pose pas de problème. J'ai oublié le mien dans la voiture.

— Du coup vous voulez emprunter le mien, lance Erik d'un ton sec.

L'homme blond hoche la tête et le regarde avec des yeux clairs, gris comme du granite poli.

— Vous pouvez de nouveau emprunter le mien, dit Daniella.

— Merci.

— Je vous en prie.

L'homme blond récupère le téléphone, le regarde et lance un coup d'œil à Daniella.

— Promis, je vous le rends, dit-il.

— Vous êtes le seul à vous en servir de toute manière, plaisante-t-elle.

Il émet un petit rire et s'éloigne.

— C'est forcément ton mari, dit Erik.

Elle secoue la tête en souriant, elle a soudain l'air très fatiguée. Elle s'est frotté les yeux et a étalé de l'eye-liner argenté sur ses joues.

— Tu veux que je jette un œil sur le patient ? demande Erik.

— Volontiers.

— Puisque je suis là, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Erik, j'aimerais beaucoup avoir ton avis, je ne sais pas trop quoi faire.

Elle ouvre la lourde porte silencieuse et il la suit à l'intérieur de la chambre chaude qui donne sur le bloc opératoire. Un garçon mince est allongé dans le lit. Deux infirmières pansent ses blessures. Une centaine d'entailles et de coups de couteau recouvrent la moindre parcelle de son corps. Sous les pieds, sur la poitrine et le ventre, sur la nuque, au sommet du crâne, sur le visage, les mains.

Son pouls est faible mais très rapide. Ses lèvres sont grises comme de l'aluminium, il transpire, ses paupières sont serrées. Le nez semble cassé. Un saignement s'épand sous la peau tel un nuage noir, depuis le cou jusque sur la poitrine.

Malgré les blessures, Erik remarque la beauté du visage.

A voix basse, Daniella décrit l'évolution de l'état du garçon, quand soudain un bruit de coup la fait taire. L'homme blond est revenu. Il leur fait signe à travers la porte vitrée.

Erik et Daniella échangent un regard et quittent la salle d'examen. L'homme blond se tient de nouveau près du distributeur de café grésillant.

— Un grand cappuccino, dit-il à Erik. Vous en aurez besoin avant de rencontrer le policier qui a trouvé le garçon.

A cet instant seulement, Erik comprend que l'homme blond est l'inspecteur qui l'a réveillé moins d'une heure auparavant. Son accent finlandais était moins prononcé au téléphone, ou peut-être qu'Erik était trop fatigué pour le remarquer.

— Pourquoi est-ce que je devrais rencontrer le policier qui a trouvé le garçon ? demande Erik.

— Pour comprendre pourquoi j'ai besoin de l'interroger…

Joona s'interrompt quand le téléphone de Daniella se met à sonner dans la poche de sa veste. Il le sort, ignore la main tendue de sa propriétaire et regarde rapidement l'écran.

— C'est probablement pour moi, dit Joona en décrochant. Oui… Non, je le veux ici. OK, mais ça c'est pas mon problème.

L'inspecteur sourit en écoutant les objections de son collègue.

— Mais je suis sur un truc, répond Joona.

La personne à l'autre bout du fil crie quelque chose.

— Je fais ça à ma façon, dit Joona d'une voix calme avant de raccrocher.

Il rend son téléphone à Daniella et la remercie d'un signe de tête.

— Je dois interroger le patient, explique-t-il d'un ton grave.

— Désolé, dit Erik. Je suis du même avis que le Dr Richards.

— Quand pourrai-je lui parler ?

— Pas tant qu'il sera en état de choc.

— Je savais que vous me répondriez ça, dit Joona calmement.

— Son état reste très critique, explique Daniella. La plèvre est endommagée, l'intestin grêle, le foie et…

Un homme vêtu d'un uniforme de police maculé entre. L'inquiétude se lit sur son visage. Joona lui fait signe, s'avance et lui serre la main. Il dit quelque chose à mi-voix, le policier passe la main sur sa bouche et regarde les médecins. L'inspecteur répète au policier que tout va bien, qu'ils ont besoin de connaître les circonstances, que son récit peut leur être d'une grande utilité.

— Bon, dit le policier en s'éclaircissant légèrement la voix. On entend sur la radio du véhicule qu'un employé de nettoyage a trouvé un homme mort dans les toilettes du terrain de sport à Tumba. On est déjà sur Huddingevägen, on n'a plus qu'à prendre sur Dalvägen et monter vers le lac. Mon collègue, Janne, entre pendant que j'interroge l'employé. On pense d'abord à une overdose, mais je réalise rapidement qu'il s'agit de tout autre chose. Janne ressort des vestiaires, livide, et me bloque le passage. Il y a tellement de sang, il répète ça trois fois, puis il s'assoit sur les marches et…

Le policier se tait, se laisse tomber sur une chaise et regarde fixement devant lui, la bouche entrouverte.

— Tu peux continuer ? demande Joona.

— Oui… L'ambulance arrive, la victime est identifiée et je suis chargé de prévenir la famille. Comme on est en sous-effectif, je dois y aller seul. Ma supérieure me dit qu'elle ne veut pas laisser partir Janne dans cet état, ce que je comprends.

Erik regarde sa montre.

— Vous avez le temps d'écouter ça, lui dit calmement Joona avec son léger accent finlandais.

— La victime, continue le policier, la tête baissée. Il était professeur au lycée de Tumba et habitait dans le nouveau lotissement vers la colline. Sur place, personne n'ouvre la porte. Je sonne plusieurs fois. Je ne sais pas ce qui m'y pousse, mais je fais le tour de la rangée de maisons, j'allume ma torche et je regarde par une fenêtre de derrière.

Le policier se tait, sa bouche tremble et il se met à gratter l'accoudoir de sa chaise avec l'ongle.

— Continue, s'il te plaît, dit Joona.

— C'est vraiment indispensable ? Parce que je… je…

— Tu as trouvé le garçon, la mère et une petite fille de cinq ans. Seul le garçon était encore en vie.

— Pourtant j'ai cru que… je…

Il se tait, le visage terreux.

— Merci d'être venu, Erland, dit Joona.

Le policier hoche rapidement la tête, se lève, passe distraitement la main sur sa veste tachée et quitte la pièce.

— Ils ont tous été tailladés, poursuit Joona. De la démence pure. On les a retrouvés dans un état atroce, ils avaient été frappés, poignardés et la petite fille… elle était coupée en deux. Le bas du corps, à partir de la taille, se trouvait dans le fauteuil, devant la télévision, et…

Il s'arrête et regarde Erik avant de poursuivre :

— Il semblerait que l'auteur du crime savait que le père se trouvait sur le terrain de sport. Il y avait un match, il était arbitre. L'assassin a attendu de se retrouver seul avec lui avant de le tuer. Ensuite il a dépecé le corps, avec une rare agressivité, puis il s'est rendu à la maison pour tuer le reste de la famille.

— Ça s'est passé dans cet ordre ? demande Erik.

— C'est mon avis, répond l'inspecteur.

Erik s'aperçoit que sa main tremble quand il la passe sur sa bouche. Le père, la mère, le fils, la fille, pense-t-il très lentement avant de croiser le regard de Joona Linna.

— Le meurtrier voulait exterminer toute la famille, dit Erik d'une voix faible.

Joona esquisse un geste.

— C'est justement ça qui… Il y a un troisième enfant, la grande sœur. Une jeune femme de vingt-trois ans. Nous n'arrivons pas à la retrouver. Elle n'est ni dans son appartement à Sundbyberg, ni chez son petit ami. Il y a toutes les raisons de penser que l'assassin est à ses trousses. C'est pour cette raison que nous voulons interroger le témoin le plus vite possible.

— Je vais aller faire un examen complet, dit Erik.

— Merci, dit Joona en hochant la tête.

— Mais nous ne pouvons pas risquer la vie du patient en…

— Je comprends, l'interrompt Joona. Seulement, plus nous mettrons de temps à trouver une piste, plus le tueur aura de chance de retrouver la grande sœur.

— Vous devriez peut-être analyser la scène du crime, dit Daniella.

— C'est en cours.

— Allez plutôt leur mettre la pression là-bas, dit-elle.

— Nous n'en tirerons rien, dit l'inspecteur.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Nous allons trouver l'ADN d'une centaine, peut-être de plusieurs centaines de personnes sur les lieux.

Erik retourne auprès du patient. Il reste devant le lit, observe son visage livide couvert de blessures. Sa frêle respiration. Ses lèvres figées. Il prononce son nom. Un spasme douloureux contracte son visage.

— Josef, répète-t-il à voix basse. Je m'appelle Erik Maria Bark, je suis médecin et je vais t'examiner. Tu peux hocher la tête si tu comprends ce que je dis.

Le garçon reste immobile, seul son ventre se soulève au rythme de sa respiration rapide, pourtant Erik est convaincu que le garçon a compris ses mots, mais que son niveau de conscience a ensuite baissé et que le contact a été rompu.

Lorsque Erik sort de la chambre une demi-heure plus tard, Daniella et l'inspecteur l'interrogent du regard.

— Il va s'en sortir ? demande Joona.

— Il est trop tôt pour le dire, mais il…

— Ce garçon est notre seul témoin, l'interrompt-il. Quelqu'un a tué son père, sa mère, sa petite sœur et, au moment où nous parlons, le meurtrier est probablement à la recherche de sa grande sœur.

— Nous en sommes conscients, dit Daniella. Nous pensons simplement que la police ferait mieux de la rechercher plutôt que de nous déranger dans notre travail.

— Nous cherchons, mais ça n'avance pas assez vite. Nous avons besoin de parler avec le garçon, il a sans doute vu le visage de l'assassin.

— Il peut se passer des semaines avant qu'il soit possible de l'interroger, dit Erik. Et puis on ne peut pas le ranimer comme ça et lui dire que toute sa famille est morte.

— Non, mais sous hypnose, lance Joona.

Le silence tombe sur la pièce. Erik pense à la neige qui tombait sur la baie de Brunnsviken tout à l'heure. Descendant lentement entre les arbres au-dessus des eaux sombres.

— Non, dit-il comme pour lui-même.

— L'hypnose ne fonctionnerait pas ?

— Je n'en sais rien, répond Erik.

— J'ai une très bonne mémoire des visages, dit Joona avec un grand sourire. Vous êtes un hypnotiseur reconnu, vous devriez…

— C'était du bluff, interrompt Erik.

— Je ne crois pas, dit Joona. Et il s'agit d'une situation d'urgence.

Daniella rougit, elle regarde le sol et sourit.

— Je ne peux pas, dit Erik.

— C'est moi qui suis responsable du patient, lance Daniella d'une voix ferme. Et je ne tiens pas particulièrement à ce qu'on le place sous hypnose.

— Mais si vous jugiez que cela ne comporte pas de risque pour le patient ? demande Joona.

Erik comprend que l'inspecteur pense à l'hypnose depuis le début, qu'il y voit un raccourci possible, et qu'il ne s'agit nullement d'un coup de tête. Joona Linna lui a demandé de venir à l'hôpital à seule fin de le convaincre d'hypnotiser le patient et non parce qu'il est spécialisé dans le traitement des chocs et traumas aigus.

— Je me suis promis de ne plus jamais exercer l'hypnose.

— Bien, je comprends, dit Joona. On m'a dit que vous étiez le meilleur, mais je suis bien obligé de respecter votre choix.

— Je suis désolé.

Erik regarde le patient à travers la vitre puis se retourne vers Daniella.

— Est-ce qu'on lui a administré de la desmopressine ?

— Non, j'ai préféré attendre, répond-elle.

— Pourquoi ?

— Le risque de complications thromboemboliques.

— Je suis au courant du débat, mais je n'y crois pas. Je donne régulièrement de la desmopressine à mon fils, dit Erik.

Joona se lève lourdement de sa chaise.

— Je vous serais reconnaissant de me conseiller un autre hypnotiseur.

— Nous ne savons même pas si le patient va reprendre connaissance, dit Daniella.

— Mais j'aimerais tenter…

— Et il faut qu'il soit conscient pour qu'on puisse le placer sous hypnose, conclut-elle d'un ton pincé.

— Il écoutait quand Erik lui a parlé, dit Joona.

— Je ne pense pas, soupire-t-elle.

— Si, dit Erik, il m'a entendu.

— Nous pourrions sauver sa sœur, continue Joona.

— Je vais rentrer chez moi maintenant, dit Erik à mi-voix. Donne-lui de la desmopressine et envisage le caisson hyperbare.

Il quitte la pièce, retire sa blouse blanche, traverse le couloir et pénètre dans l'ascenseur. Plusieurs personnes s'affairent dans le hall. Les portes sont ouvertes et le ciel s'est un peu éclairci. Avant même que la voiture ait quitté le parking, il tend la main pour attraper la petite boîte en bois qui se trouve dans la boîte à gants. Sans quitter la route du regard, il soulève du doigt le couvercle orné d'un perroquet multicolore et d'un aborigène, prend trois pilules et les avale d'un trait. Il faut qu'il arrive à dormir un peu ce matin, avant qu'il soit l'heure de réveiller Benjamin pour son injection.

2

Mardi 8 décembre, matin

L'inspecteur Joona Linna commande un grand sandwich parmesan, bresaola et tomates séchées dans le petit bistrot *Il Caffè* sur Bergsgatan. Il est tôt et le café vient d'ouvrir ; la fille qui prend sa commande n'a pas encore eu le temps de sortir les pains de leurs sachets.

Après avoir inspecté les lieux du crime à Tumba tard la veille, rendu visite à la victime rescapée à l'hôpital Karolinska à Solna et parlé avec les deux médecins, Daniella Richards et Erik Maria Bark, au beau milieu de la nuit, il était rentré dormir trois heures dans son appartement à Fredhäll.

Joona attend son petit-déjeuner en regardant l'hôtel de ville à travers la fenêtre embuée. Il pense au conduit souterrain, le tunnel qui passe sous le parc entre les énormes immeubles de la police et de l'hôtel de ville. On lui rend sa carte bancaire, il emprunte un stylo gigantesque sur le comptoir en verre, signe le reçu et quitte le café.

De la neige fondue tombe dru. Il se presse le long de Bergsgatan, son sandwich chaud dans une main et un sac de sport contenant sa crosse de bandy dans l'autre.

Ce soir on joue contre les gars de la Span* – on va morfler, pense Joona. Ils vont nous massacrer, exactement comme ils l'ont promis.

L'équipe de bandy de la Rikskrim** perdait toujours – contre la police de proximité, la police routière, la police maritime,

* Abréviation de Spaningsroteln, une brigade de police semblable à la BRI en France. *(Toutes les notes sont des traductrices.)*

** Abréviation de Rikskriminalpolisen.

le Nationella Innsatsstyrkan*, le Piketpolisen** et le service de la sûreté. Mais c'était une bonne excuse pour se retrouver après au pub et se consoler.

Les seuls que nous ayons jamais battus c'est les gars du labo, pense Joona.

Tandis qu'il longe la façade du commissariat et sa grande entrée, il ne se doute pas encore qu'il ne va pas jouer au bandy ni aller au pub ce mardi. Quelqu'un a dessiné une croix gammée sur le panneau de la salle d'audience du tribunal de première instance. A grands pas, il poursuit sa montée vers la maison d'arrêt de Kronoberg et voit la barrière se fermer silencieusement derrière une voiture. Des flocons de neige fondent sur la grande vitre de la guérite. Joona passe devant la piscine de la police et traverse en biais la pelouse en direction du pignon du gigantesque complexe. La façade fait penser à du cuivre sombre, lustré, mais sous l'eau, pense-t-il. Aucun vélo n'est rangé dans le long abri qui jouxte la salle où sont délivrés les mandats d'arrêt. Les drapeaux mouillés pendent lourdement le long des deux mâts. Joona court à petites foulées entre deux plinthes en métal, tape ses chaussures sous le toit de verre givré pour se débarrasser de la neige et franchit la porte d'entrée de la RPS***.

En Suède, la police nationale dépend du ministère de la Justice mais celui-ci n'a aucun pouvoir de décision sur l'application de la loi. C'est la RPS, composée notamment de la Rikskrim, du service de la sûreté, de l'Ecole nationale supérieure de police et du Laboratoire gouvernemental de la police technique et scientifique, qui représente l'autorité administrative.

La Rikskrim est la seule police opérationnelle qui ait la responsabilité de lutter contre la criminalité lourde au niveau national et international. Joona Linna y occupe la fonction d'inspecteur principal depuis neuf ans.

Joona traverse le couloir, enlève son bonnet près du tableau d'affichage et jette un coup d'œil aux annonces : des cours de yoga, quelqu'un qui veut vendre sa caravane, un tract syndical et les changements d'horaires du club de tir.

* Une unité d'élite au sein de la police suédoise, l'équivalent du GIGN en France.

** Un groupe d'intervention spéciale qui opère dans les situations d'extrême violence, comparable au GIPN en France.

*** Abréviation de Rikspolisstyrelsen, la direction centrale de la police.

Le sol, nettoyé vendredi, est déjà très sale. La porte de Benny Rubin est entrouverte. L'homme, soixante ans, la moustache grise, la peau fripée, ravagée par le soleil, a appartenu au groupe Palme durant quelques années. Il est désormais rattaché au service des transmissions et prépare le passage au nouveau système radio Rakel. Il est assis devant son ordinateur, une cigarette derrière l'oreille. Il écrit avec une lenteur effrayante.

— J'ai des yeux derrière la tête, dit-il soudain.

— Ça explique peut-être pourquoi tu tapes aussi mal, plaisante Joona.

La dernière trouvaille de Benny consiste en une affiche publicitaire pour la compagnie aérienne SAS : une jeune femme exotique vêtue d'un minuscule bikini sirote un cocktail de fruits avec une paille. Benny a été tellement furax quand ils ont interdit les calendriers sexy que tout le monde a cru qu'il allait démissionner. Mais il s'est enfermé depuis des années dans une protestation silencieuse et obstinée. Le premier de chaque mois, il change de décoration murale. Personne n'a dit qu'il était interdit d'afficher de la publicité pour des compagnies aériennes, des patineuses artistiques faisant le grand écart, des instructions de yoga ou de la publicité pour la lingerie H&M. Joona revoit un poster de la sprinteuse Gail Devers en short moulant et une lithographie d'Egon Schiele représentant une femme rousse en culotte bouffante, les jambes écartées.

Joona s'arrête pour saluer son assistante Anja Larsson. Elle est assise devant son ordinateur, la bouche entrouverte, et son visage est si concentré qu'il choisit de ne pas la déranger. Il continue jusqu'à son bureau, suspend son manteau mouillé près de la porte, allume l'étoile de l'Avent accrochée à la fenêtre et feuillette rapidement son casier : une communication sur le milieu du travail, une proposition sur les ampoules basse consommation, une requête du parquet et une invitation du personnel pour le buffet de Noël à Skansen.

Joona ressort de son bureau, entre dans la salle de réunion, s'installe à sa place habituelle, déballe son sandwich et commence à manger.

Sur le grand tableau blanc accroché sur le plus long des murs, on lit : tenue, équipement de protection, armes, gaz lacrymogène, moyens de communication, véhicule, autres

outils techniques, canaux, fréquences, modes de surveillance, silence radio, codes, test de liaison.

Petter Näslund s'arrête, s'appuie sur le chambranle, dos à la salle de réunion, et lâche un rire satisfait. Trente-cinq ans environ, musclé et chauve, Petter est inspecteur divisionnaire, ce qui fait de lui le supérieur direct de Joona. Depuis des années il flirte avec Magdalena Ronander sans remarquer son regard gêné et ses perpétuelles tentatives pour maintenir un ton plus professionnel. Magdalena est inspecteur à l'unité de recherche depuis quatre ans et compte terminer ses études de droit avant ses trente ans.

Petter baisse la voix et interroge Magdalena sur le choix de l'arme de service et la fréquence avec laquelle elle change le canon lorsque que les rainures sont usées. Elle ne relève pas ses lourdes allusions et lui répond qu'elle note scrupuleusement le nombre de tirs émis.

— Mais tu aimes la grosse artillerie, hein ? dit Petter.

— Non, pas du tout, j'utilise un Glock 17, il marche avec la plupart des munitions 9 mm de la défense nationale.

— Tu n'utilises pas le tchèque…

— Si, mais… je préfère le m39B, dit-elle.

Ils entrent dans la salle de réunion, s'installent à leur place et saluent Joona.

— Et sur le Glock, on peut avoir des éjecteurs près de la visée, poursuit-elle. Ça réduit considérablement le recul et on peut passer plus vite au tir suivant.

— Qu'en pense notre petit Moumine* ? demande Petter.

Joona sourit gentiment, mais ses yeux deviennent d'une netteté glaciale quand il répond avec son accent finlandais chantant :

— Que c'est sans importance, que ce n'est pas ça qui compte.

— Donc tu n'as pas besoin de savoir tirer, ricane Petter.

— Joona est un bon tireur, dit Magdalena Ronander.

— Bon en tout, soupire Petter.

Magdalena ignore Petter et se tourne vers Joona.

— Le plus gros avantage du Glock compensé, c'est qu'on ne voit pas le gaz produit par la poudre sur la bouche du canon quand il fait noir.

* Allusion à Moumine le troll, personnage créé par l'auteure et illustratrice finlandaise Tove Jansson.

— Tout à fait, dit Joona à voix basse.

Contente d'elle, Magdalena ouvre sa pochette en cuir et se met à feuilleter ses documents. Benny entre, s'assoit, regarde tout le monde, abat ses mains sur la table et constate avec un grand sourire le regard énervé que lui retourne Magdalena.

— J'ai pris l'affaire de Tumba, dit Joona.

— De quoi s'agit-il ? demande Petter.

— Toute une famille poignardée.

— Ça ne nous concerne pas, dit Petter.

— Je pense qu'il pourrait s'agir d'un tueur en série ou du moins…

— Mais laisse tomber, bon sang, l'interrompt Benny en le regardant dans les yeux et en tapant de nouveau du plat de la main sur la table.

— Ce n'était qu'un règlement de compte, continue Petter. Emprunts, dettes, jeux… Il était connu à Solvalla.

— Joueur pathologique, confirme Benny.

— Il empruntait de l'argent à des mafieux du coin et a dû payer le prix fort, conclut Petter.

Le silence retombe. Joona boit un peu d'eau, ramasse quelques miettes de son sandwich et se les fourre dans la bouche.

— J'ai un pressentiment dans cette affaire, dit-il à mi-voix.

— Alors il faudra demander ton transfert, dit Petter en souriant. Ce n'est pas une affaire pour la Rikskrim.

— Je pense que si.

— Si tu veux cette affaire, il faut que tu ailles rejoindre la police de Tumba, dit Petter.

— J'ai l'intention d'enquêter sur ces meurtres, s'obstine Joona.

— C'est à moi d'en décider, rétorque Petter.

Yngve Svensson entre et s'installe. Il a les cheveux gominés et plaqués en arrière, des cernes sous les yeux, une barbe rousse et porte, comme toujours, un costume noir froissé.

— Yngwie, dit Benny d'un air satisfait.

Yngve Svensson est l'un des premiers experts du pays en matière de crime organisé. Il est responsable de la section d'analyse et fait partie du service de coopération internationale de police.

— Yngve, que penses-tu de ce qui s'est passé à Tumba ? demande Peter. Tu as regardé le dossier ?

— Oui, ça a l'air d'être une affaire locale. Le type chargé du recouvrement des créances se rend à la maison. Le père aurait dû être chez lui, mais ce jour-là il devait remplacer un arbitre dans un match de foot. Le type a probablement pris du speed et du Rohypnole, il est instable, stressé, prêt à démarrer au moindre incident. Il agresse la famille avec un couteau de chasse pour savoir où est le père, ils lui disent sans doute la vérité, mais il pète les plombs et les tue tous avant de se rendre au terrain de sport.

Un sourire narquois sur les lèvres, Petter avale quelques grandes gorgées d'eau, met la main devant sa bouche pour masquer un rot, regarde Joona et demande :

— Qu'est-ce que tu dis de cette explication ?

— Qu'elle serait bonne si elle n'était pas complètement fausse, répond Joona.

— Qu'est-ce qui est faux ? demande Yngve sur un ton de défi.

— Le meurtrier a d'abord assassiné l'homme près du terrain de foot, répond Joona calmement. Ensuite il est allé à la maison pour tuer les autres.

— Dans ce cas, ce n'est sans doute pas une affaire de recouvrement, dit Magdalena Ronander.

— On verra ce que dit l'autopsie, marmonne Yngve.

— Elle dira que j'ai raison, répond Joona.

— Imbécile, soupire Yngve en se fourrant deux portions de tabac à chiquer sous la lèvre.

— Joona, je ne te donnerai pas cette affaire, dit Petter.

— Je le vois bien, soupire-t-il en se levant.

— Où est-ce que tu vas ? On est en réunion, dit Petter.

— Il faut que je parle à Carlos.

— Pas de cette affaire.

— Si, répond Joona en quittant la pièce.

— Reviens tout de suite, crie Petter. Ou je serai obligé de…

Joona n'écoute pas ses menaces. Il se contente de fermer calmement la porte derrière lui, enfile le couloir et salue Anja qui lève les yeux de son écran et lui jette un regard interrogateur.

— Tu n'es pas en réunion ? demande-t-elle.

— Si, répond-il en se dirigeant vers l'ascenseur.

Au cinquième étage se trouvent la salle de réunion de la RPS, le secrétariat, ainsi que Carlos Eliasson, le chef de la Rikskrim.

La porte est entrebâillée, mais comme d'habitude plus fermée qu'ouverte.

— Entrez, entrez, dit Carlos.

Au moment où Joona passe la porte, un mélange égal de joie et d'inquiétude parcourt le visage de Carlos.

— J'allais justement nourrir mes petits, dit-il en tapotant le bord de l'aquarium.

Il observe en souriant les poissons qui nagent vers la surface et saupoudre la nourriture au-dessus de l'eau.

— Là, chuchote-t-il.

Carlos indique la direction au plus petit des poissons paradis, Nikita, puis se retourne et dit aimablement :

— La Mordkommissionen* demande si tu peux jeter un œil au meurtre de Dalarna.

— Ils s'en sortiront tout seuls, dit Joona.

— Ils ne semblent pas vraiment de cet avis – Tommy Kofoed est venu me voir pour…

— De toute façon, je n'ai pas le temps, interrompt Joona.

Il s'installe en face de Carlos. Une odeur de cuir et de bois parfume la pièce. Les rayons du soleil dansent dans l'aquarium.

— Je veux m'occuper de l'affaire Tumba, dit Joona sans détour.

L'inquiétude s'empare un instant du visage ridé et aimable de Carlos.

— Petter Näslund vient de me téléphoner, il a raison, ce n'est pas une affaire pour la Rikskrim, avance-t-il délicatement.

— Je pense que si, s'obstine Joona.

— Seulement si le recouvrement est lié à un crime organisé plus important, Joona.

— Ce n'était pas un recouvrement.

— Non ?

— Le meurtrier s'est attaqué à l'homme en premier, affirme Joona. Ensuite il s'est rendu à la maison pour en finir avec la famille. Il voulait tuer toute la famille, il va retrouver la fille, et il va retrouver le garçon si jamais il survit.

Carlos jette un regard rapide sur son aquarium comme s'il redoutait que les poissons n'entendent ces atrocités.

— Ah bon, dit-il d'un air sceptique. Comment le sais-tu ?

— Parce que les pas dans la maison étaient plus courts.

* Commission d'enquête criminelle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Joona se penche et dit :

— Il y avait évidemment des traces de pas partout, je n'ai rien mesuré, mais ceux dans les vestiaires m'ont paru… oui, plus vifs, et ceux dans la maison trahissaient plus de fatigue.

— Ça y est, dit Carlos d'un air las. Voilà que tu recommences à tout embrouiller.

— N'empêche que j'ai raison, répond Joona.

Carlos secoue la tête :

— Cette fois-ci j'en doute.

— Je te dis que j'ai raison.

Carlos se retourne vers les poissons.

— Sacré Joona Linna, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi entêté.

— Alors il faut renoncer même quand on sait qu'on a raison ?

— Je ne peux pas court-circuiter les ordres de Petter et te mettre sur l'affaire sur la foi d'un simple pressentiment.

— Si, tu peux.

— Tout le monde pense qu'il s'agit d'un recouvrement de dettes de jeu.

— Toi compris ?

— Oui, figure-toi.

— Les empreintes étaient plus vives dans les vestiaires parce que l'homme a été tué en premier, persiste Joona.

— Tu n'abandonnes jamais, pas vrai ?

Joona hausse les épaules et sourit.

— Autant appeler directement le service médicolégal, grommelle Carlos en prenant le téléphone.

— Ils te diront que j'ai raison, répond Joona les yeux baissés.

Joona Linna sait qu'il est quelqu'un d'opiniâtre mais il sait aussi qu'il a besoin de son opiniâtreté pour avancer. Peut-être que tout avait commencé avec le père de Joona, Yrjö Linna, patrouilleur de police dans le district de Märsta. Il se trouvait dans l'ancienne rue d'Uppsalavägen, un peu au nord de l'hôpital Löwenströmska, quand le central avait reçu un appel et l'avait envoyé rue Hammarbyvägen, dans le Väsby d'Uppland. Un voisin avait alerté la police. Les enfants Olsson prenaient encore une raclée. En 1979, la Suède avait été le premier pays au monde à interdire les châtiments corporels et la police avait reçu des directives de la RPS incitant à prendre la nouvelle loi au sérieux. Yrjö Linna avait conduit sa voiture de

police jusque dans la cour de l'immeuble et s'était arrêté devant la porte. Il attendait son collègue Jonny Andersen. Au bout de quelques minutes il l'avait appelé. Jonny faisait la queue devant la baraque à saucisses *Mammas* et puis de toute façon, avait-il lancé, un homme avait bien le droit de montrer qui était le chef de temps en temps. Yrjö Linna était un homme taciturne. Il savait que le règlement exigeait qu'ils fussent deux pour ce genre d'intervention, mais il n'avait pas insisté. Il n'avait rien dit, bien qu'il sût qu'il était en droit d'attendre du soutien. Il ne voulait pas insister, il ne voulait pas avoir l'air d'un lâche et il ne pouvait pas attendre. Il avait pris l'escalier jusqu'au quatrième étage et sonné à la porte. Une fillette aux yeux terrifiés était venue lui ouvrir. Il lui avait demandé de rester dans la cage d'escalier, mais elle avait secoué la tête et était retournée dans l'appartement en courant. Il l'avait suivie et était entré dans le salon. La fillette tapait sur la porte du balcon. Yrjö avait alors vu qu'un petit garçon se trouvait dehors, seulement vêtu de sa couche. Il devait avoir deux ans. Yrjö s'était précipité de l'autre côté de la pièce pour faire rentrer l'enfant mais avait aperçu l'homme ivre trop tard. Il était assis dans le canapé près de la porte, le visage tourné vers le balcon. Yrjö avait eu besoin de ses deux mains pour ouvrir le verrou et tourner la poignée. Ce n'est qu'en entendant le clic du fusil de chasse qu'il s'était arrêté. Le coup était parti, une grappe de trente-six petites billes de plomb avait transpercé sa colonne vertébrale, il était mort presque sur le coup.

Joona, alors âgé de onze ans, et sa mère Ritva avaient quitté l'appartement lumineux qu'ils occupaient dans le centre de Märsta et s'étaient installés dans le trois-pièces de sa tante dans le quartier de Frerhäll, à Stockholm. Après le collège et trois ans au lycée de Kungsholmen, il avait fait sa demande d'admission à l'Ecole nationale de police. Il repense encore souvent à son groupe d'amis, aux promenades à travers les grandes étendues d'herbe, au calme qui avait régné pendant sa période de stage et à ses premières années d'agent de police. Joona Linna a eu sa part de travail de bureau, il s'est occupé aussi bien des problèmes d'égalité des chances que des questions syndicales, il a fait la circulation pendant le marathon de Stockholm et lors de centaines d'accidents de la route, il s'est senti gêné lorsque des hooligans tracassaient

des collègues féminines avec leurs chansons qui résonnaient dans les rames du métro : “Qu’est-ce que tu fais avec ta matraque fliquette – ça rentre et ça sort !”, il a trouvé des cadavres d’héroïnomanes aux plaies putrides, fait la morale à des chapardeurs, aidé des ambulanciers avec des poivrots couverts de vomi, parlé avec des prostituées tremblantes, en état de manque, à des malades du sida, à des personnes terrifiées, il a rencontré des centaines d’hommes ayant maltraité leurs femmes et leurs enfants, toujours le même schéma, saouls mais maîtres d’eux, la radio à fond et les stores baissés, il a arrêté des conducteurs pour excès de vitesse et en état d’ébriété, saisi des armes, de la drogue et de l’alcool de contrebande. Un jour, en arrêt maladie pour un lumbago, tandis qu’il se promenait pour ne pas s’ankyloser, il avait vu un skinhead tripoter les seins d’une femme musulmane devant l’école Klastorps. Une douleur atroce dans le dos, il avait poursuivi le skinhead au bord de l’eau, à travers le parc, sur le pont Västerbron, au-dessus de l’eau et de l’îlot Långholmen, jusqu’à Södermalm et ne l’avait interpellé qu’au feu de Högalidsgatan.

Sans une véritable volonté de faire carrière, Joona Linna a gravi les échelons. Il apprécie les tâches difficiles et ne renonce jamais. Depuis neuf ans, il est inspecteur principal à la Rikskrim de Kungsholmen. Son insigne est orné d’une couronne royale ainsi que de deux rangées de feuilles de chêne, mais il lui manque la barrette de divisionnaire. Le pouvoir, quelque forme qu’il prenne, ne l’intéresse tout simplement pas et il refuse de rejoindre la Riksmordkommissionen*.

Ce matin de décembre, Joona Linna est assis dans le bureau du chef de la Rikskrim. Il ne ressent toujours pas de fatigue après la longue nuit à Tumba et à l’hôpital Karolinska tandis qu’il écoute Carlos Eliasson parler avec le médecin légiste en chef du service médicolégal de Stockholm, le professeur Nils Åhlén, *alias* l’Aiguille.

— Non, j’ai simplement besoin de savoir quel a été le premier lieu du crime, dit Carlos. Je comprends, je comprends… dit-il après avoir écouté un moment, mais, à ce stade, qu’en pensez-vous ?

Joona se renfonce dans sa chaise, gratte ses cheveux blonds ébouriffés et regarde le visage du chef de la Rikskrim

* Commission nationale d’enquête criminelle.

s'empourprer peu à peu. Il écoute la voix monotone de l'Aiguille, se contente d'un simple hochement de tête en guise de réponse et raccroche sans dire au revoir.

— Ils… Ils…

— Ils ont constaté que le père a été tué en premier, complète Joona.

Carlos acquiesce.

— Qu'est-ce que j'avais dit ? lance Joona en souriant.

Carlos baisse la tête et se racle la gorge.

— D'accord, tu es chargé de l'enquête préliminaire, dit-il. L'affaire de Tumba est à toi.

— Bientôt, répond Joona sérieusement.

— Bientôt ?

— D'abord j'aimerais entendre une chose. Qui avait raison ? Qui avait raison, toi ou moi ?

— Toi, crie Carlos. Nom de Dieu, Joona, c'est quoi ton problème ? Tu avais raison, comme d'habitude !

Joona cache un sourire dans sa main et se lève.

— Maintenant je dois interroger mon témoin avant qu'il ne soit trop tard.

— Tu vas interroger le garçon ?

— Oui.

— Est-ce que tu as déjà parlé avec le procureur ?

— Je n'ai pas l'intention de remettre mon rapport d'enquête préliminaire avant d'avoir un suspect, dit Joona.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pensais simplement qu'il serait bon d'en toucher un mot au procureur si tu comptes parler avec un garçon aussi grièvement blessé.

— D'accord, tu es de bon conseil, comme d'habitude. Je vais passer un coup de fil à Jens, dit Joona en sortant.

3

Mardi 8 décembre, fin de matinée

Après sa conversation avec le chef de la Rikskrim, Joona Linna prend sa voiture pour parcourir la courte distance qui le sépare du service médicolégal de l'institut Karolinska. Il tourne la clé de contact, passe la première et sort prudemment du parking.

Avant de téléphoner au procureur général Jens Svanehjälm, il doit se remémorer tout ce qu'il sait sur l'affaire de Tumba. Le dossier où sont réunies les notes qu'il a prises depuis le début de l'enquête préliminaire se trouve sur le siège passager. Il se dirige vers Sankt Eriksplan et tente de se rappeler ce qu'il a déjà rapporté au parquet concernant l'enquête préliminaire sur les lieux du crime et ce que contiennent les notes qu'il a prises lors de sa conversation avec les services sociaux la nuit du drame.

Joona passe le pont et voit sur sa gauche le morne château de Karlberg. Il récapitule les risques que comportent, selon les deux médecins, l'interrogatoire d'un patient si grièvement blessé, puis décide de repasser encore une fois dans sa tête le film des douze dernières heures.

Karim Muhammed était arrivé d'Iran avec le statut de réfugié. Journaliste, il avait été emprisonné au retour de Ruhollah Khomeiny dans le pays. Après huit années de prison, il avait réussi à s'échapper, avait passé la frontière avec la Turquie, puis avait gagné l'Allemagne et enfin Trelleborg. Depuis presque deux ans, Karim Muhammed travaillait pour Jasmin Jabir, qui possédait la société d'entretien de locaux Johanssons, sise au 9, rue Alice-Tegnér à Tullinge. La commune de

Botkyrka avait chargé la société de nettoyer l'école Tullingeberg, l'école Vista, l'école Broängs, la piscine Storvret, le lycée de Tumba, le centre sportif de Tumba et les vestiaires près du terrain de sport de Rödstuhage.

La veille, lundi 7 décembre, Karim Muhammed arriva au terrain de sport de Rödstuhage à 20 h 50. C'était le dernier boulot de la soirée. Il gara son van Volkswagen sur le parking pas loin d'une Toyota rouge. Les projecteurs fixés sur les pylônes métalliques autour du terrain de foot étaient éteints mais les lumières des vestiaires étaient encore allumées. Il ouvrit les portes arrière du van, baissa la rampe, grimpa et détacha les courroies du plus petit chariot de nettoyage.

Une fois devant le petit bâtiment en bois, il essaya d'ouvrir la porte des vestiaires des hommes et s'aperçut qu'elle n'était pas verrouillée. Il frappa, n'obtint pas de réponse, ouvrit. Ce n'est qu'après avoir coincé la porte avec une cale en plastique qu'il remarqua le sang par terre. Il entra, vit l'homme mort, retourna à sa camionnette et téléphona aux secours.

Le central entra en contact radio avec une voiture de police sur Huddingevägen, non loin de la gare de banlieue de Tumba. Les deux policiers, Jan Eriksson et Erland Björkander, furent dépêchés sur les lieux.

Tandis qu'Erland Björkander prenait la déposition de Karim Muhammed, Jan Eriksson entra dans les vestiaires. Il eut l'impression d'entendre des sons provenant du corps de la victime et se précipita sur lui, pensant qu'il était encore en vie. Lorsqu'il retourna l'homme, le policier comprit que c'était impossible. Le corps était dans un sale état, le bras droit manquait et la poitrine était tellement déchiquetée qu'elle ressemblait à un bol rempli d'une bouillie sanglante. L'ambulance arriva, suivie de l'inspecteur Lillemor Blom. La victime fut identifiée sans problème. Il s'agissait d'Anders Ek, professeur de physique-chimie au lycée de Tumba, marié à Katja Ek, bibliothécaire à la bibliothèque municipale de Huddinge. Ils habitaient dans un lotissement au 8, rue de Gärdesvägen avec deux de leurs enfants, Lisa et Josef.

En raison de l'heure tardive, l'inspecteur Lillemor Blom chargea Erland Björkander d'aller avertir la famille de la victime, pendant qu'elle enregistrait le rapport de Jan Eriksson et faisait procéder à un bouclage en règle du périmètre.

Arrivé à la maison des Ek, Erland Björkander se gara et sonna à la porte. Comme personne ne venait lui ouvrir, il fit

le tour du pâté de maisons, alluma sa torche et dirigea le faisceau lumineux vers l'intérieur. La première chose qu'il vit fut une grande mare de sang sur la moquette de la chambre, des traces étalées, comme si quelqu'un s'était fait traîner par la porte, et une paire de lunettes d'enfant près du seuil. Sans appeler les renforts, Erland Björkander força la porte du balcon et entra, l'arme au poing. Il fouilla la maison, trouva les trois victimes, appela immédiatement police et ambulance. Il ne s'aperçut pas du tout que le garçon était toujours en vie. Par erreur, l'appel radio d'Erland Björkander passa sur un canal couvrant tous les secteurs de Stockholm.

Il était 22 h 10 quand Joona Linna, qui était dans sa voiture sur Drottningholmsvägen, entendit sur sa radio une voix bouleversée. Un agent de police du nom d'Erland Björkander criait que les enfants avaient été massacrés, qu'il était seul dans la maison, que la mère était morte, que tout le monde était mort. Un peu plus tard, il était à l'extérieur de la maison et, manifestement plus calme, expliquait que l'inspecteur Lillemor Blom l'avait envoyé seul à la maison sur Gärdesvägen. Soudain, Björkander se tut, marmonna qu'il était sur le mauvais canal, puis coupa la communication.

Le silence retomba dans la voiture de Joona Linna. Les essuie-glaces balayaient les gouttes d'eau sur le pare-brise. En passant lentement Kristineberg, il pensa à son père qui n'avait pas reçu de renfort. Joona s'arrêta sur le bord de la route près de l'école Stefan, agacé par le manque de leadership à Tumba. Aucun policier ne devrait avoir à affronter seul ce genre de situation. Joona soupira, prit le téléphone et demanda à être mis en relation avec Lillemor Blom.

Blom était de la même promo que Joona à l'école de police. Après son stage, elle s'était mariée avec Jerker Lindkvist, un collègue de l'unité de recherche. Deux ans plus tard, ils avaient eu un fils qu'ils avaient appelé Dante. Jerker ne prit jamais son congé de paternité, bien qu'il y eût droit. Son choix signifia une perte économique pour la famille et retarda la carrière de Lillemor. Jerker la quitta pour une toute jeune policière qui venait de terminer ses études. Joona avait entendu dire qu'il ne voyait même pas son fils un week-end sur deux.

Joona se présenta rapidement quand Lillemor répondit. Il expédia les formules de politesse et lui rapporta ce qu'il avait entendu à la radio.

— Nous sommes en sous-effectif, Joona, expliqua-t-elle. Et j'ai jugé que…

— Ça n'a aucune importance, l'interrompit-il. Ton jugement était complètement à côté de la plaque.

— Tu ne m'écoutes pas.

— Si, mais…

— Fais-le jusqu'au bout, alors !

— Tu n'as pas le droit d'envoyer un homme seul sur les lieux d'un crime, même Jerker ! continua Joona.

— Tu as fini ?

Après un bref silence, Lillemor Blom expliqua que l'agent Erland Björkander avait uniquement été chargé de prévenir la famille du drame et qu'il avait lui-même pris l'initiative de forcer la porte arrière de la maison. Joona lui dit qu'elle avait pris la bonne décision, s'excusa plusieurs fois et lui demanda ensuite, surtout par courtoisie, ce qui s'était passé à Tumba.

Lillemor décrivit ce que l'agent Erland Björkander lui avait rapporté : les couteaux de cuisine et les couverts qui gisaient sur le sol ensanglanté de la cuisine, les lunettes de la fillette, les traînées de sang, les traces de main, l'emplacement des corps et des membres dans la maison. Elle dit ensuite qu'Anders Ek, qu'elle imaginait être la dernière victime, était connu des services sociaux pour sa dépendance au jeu. Ses dettes avaient été effacées mais il avait emprunté de l'argent à la mafia locale. Et maintenant, un recouvreur qui cherchait à le retrouver s'en était pris à sa famille. Lillemor décrivit le corps d'Anders Ek dans les vestiaires et la façon dont le meurtrier avait commencé à le dépecer ; ils avaient retrouvé un couteau de chasse et un bras découpé dans la douche. Elle lui dit ce qu'elle savait de la famille et que le fils avait été transporté à l'hôpital de Huddinge. A plusieurs reprises elle insista sur le fait qu'ils étaient en sous-effectif, et que l'examen des lieux du crime devrait attendre.

— Je vais passer, dit Joona.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, surprise.

— J'ai envie de jeter un œil.

— Maintenant ?

— Si ça ne te dérange pas.

— Super, dit-elle d'un ton qu'il crut sincère.

Joona n'avait d'abord pas saisi ce qui l'avait intrigué. Il ne s'agissait pas tant de la gravité du crime que d'une incohérence

entre l'information qu'il avait reçue et les conclusions qui avaient été tirées.

Ce n'est qu'après s'être rendu sur les deux scènes de crime, les vestiaires près du terrain de sport de Rödstuhage et la maison du lotissement 8, rue de Gärdesvägen à Tumba, qu'il eut la certitude que des observations concrètes pouvaient confirmer son intuition. Certes, il ne s'agissait pas de preuves, mais ce qu'il avait observé l'avait suffisamment frappé pour qu'il se sente obligé d'en tenir compte. Il était convaincu que le meurtrier avait tué le père avant d'attaquer le reste de la famille. D'abord, les empreintes de pieds dans le sang sur le sol des vestiaires semblaient plus vigoureuses, plus énergiques comparées à celles de la maison ; ensuite, le couteau de chasse trouvé dans la douche près du terrain de sport avait la pointe cassée, ce qui expliquait les couverts répandus à terre dans la cuisine de la maison : le meurtrier avait cherché une nouvelle arme.

Joona avait sollicité l'assistance d'un généraliste de l'hôpital de Huddinge compétent en la matière en attendant l'arrivée du médecin légiste et du technicien du Laboratoire gouvernemental de la police technique et scientifique. Ils procédèrent à un examen préliminaire de la scène du crime dans la maison, puis Joona contacta l'institut médicolégal de Stockholm et demanda une autopsie approfondie.

Lillemor Blom fumait une cigarette, adossée à un poteau, près d'un boîtier électrique, quand Joona sortit de la maison. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été aussi secoué. C'était manifestement sur la fillette que la violence la plus extrême avait été exercée. Un technicien de la police scientifique était déjà en route. Joona enjamba les rubans de signalisation bleu et blanc qui délimitaient le périmètre et rejoignit Lillemor.

Il faisait nuit, le vent soufflait. De temps à autre, de rares flocons de neige leur piquaient le visage. La lassitude qui se lisait sur les traits de Lillemor ajoutait à son charme. Ces derniers temps, son visage était marqué de rides de fatigue négligemment cachées sous des paquets de maquillage. Mais Joona avait toujours pensé qu'elle était belle avec son nez droit, ses pommettes hautes et ses yeux bridés.

— Vous avez lancé l'enquête préliminaire ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et rejeta de la fumée.

— Je m'en charge, dit-il.

— Alors je vais rentrer me coucher.

— Ça donne envie, dit-il en souriant.

— Tu n'as qu'à venir, plaisanta-t-elle.

— Il faut que je voie si je peux parler avec le garçon.

— Bon. Au fait, j'ai téléphoné au labo de la police scientifique pour qu'il contacte l'hôpital de Huddinge.

— Parfait.

Lillemor jeta sa cigarette par terre et éteignit le mégot avec le pied.

— En quoi cette affaire concerne-t-elle la Rikskrim ? demanda-t-elle en jetant un regard en direction de sa voiture.

— On verra, marmonna Joona.

Les raisons de ces meurtres n'avaient aucun rapport avec une tentative de recouvrement de dettes de jeu, se dit-il. Ça ne collait pas. Quelqu'un voulait exterminer toute une famille, mais les motivations qui le poussaient restaient obscures.

De retour dans sa voiture, Joona téléphona de nouveau à l'hôpital de Huddinge. On l'informa que le patient avait été transféré au service de neurochirurgie de l'hôpital Karolinska à Solna. Son état s'était détérioré depuis que les hommes de la police technique et scientifique de Linköping avaient demandé à un médecin de relever sur lui toutes les traces biologiques.

C'était le milieu de la nuit quand Joona reprit la route pour Stockholm. Sur Södertäljevägen, il téléphona aux services sociaux pour engager une collaboration autour des interrogatoires prévus dans le cadre de l'enquête préliminaire. Il fut transféré à la cellule de soutien psychologique pour les victimes et témoins. Une assistante de garde, Susanne Granat, lui répondit. Il lui fit part des circonstances particulières et demanda à pouvoir reprendre contact avec elle une fois que l'état du patient se serait stabilisé.

Joona arriva aux soins intensifs de neurochirurgie de l'hôpital Karolinska à 2 h 5. Quinze minutes plus tard, il put s'entretenir avec le médecin de garde, Daniella Richards. D'après son diagnostic, il serait impossible d'interroger le garçon avant plusieurs semaines, si jamais il survivait à ses blessures.

— Il est en état de choc, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il perd beaucoup de sang, le cœur tente de compenser mais du coup il s'emballe…

— Est-ce que vous avez réussi à arrêter l'hémorragie ?

— Je pense, je l'espère, et nous lui faisons une transfusion sanguine continue, mais, en raison du manque d'oxygène dans le corps, les déchets métaboliques ne sont plus évacués, le sang devient de plus en plus acide et peut endommager le cœur, les poumons, le foie, les reins.

— Est-il conscient ?

— Non.

— Si je dois lui parler, demanda Joona, est-ce que vous pouvez faire quelque chose ?

— Le seul qui pourrait éventuellement accélérer le rétablissement du garçon est Erik Maria Bark.

— L'hypnotiseur ? demanda Joona.

Elle afficha un grand sourire et son visage s'empourpra.

— Ne l'appelez pas comme ça si vous voulez qu'il vous aide. Il est notre meilleur expert dans le traitement des chocs et traumas aigus.

— Ça vous dérangerait si je lui demandais de venir ?

— Au contraire, j'y ai moi-même pensé.

Joona fouilla ses poches à la recherche de son téléphone, comprit qu'il l'avait oublié dans la voiture et demanda à Daniella Richards s'il pouvait lui emprunter le sien. Après un compte rendu des faits à Erik Maria Bark, il téléphona de nouveau à Susanne Granat, des services sociaux, pour expliquer qu'il espérait pouvoir parler bientôt avec Josef Ek. Susanne Granat l'informa alors que la famille se trouvait dans leurs registres, que le père était un joueur compulsif et qu'ils avaient eu affaire à la fille, trois ans auparavant.

— La fille ? demanda Joona, sceptique.

— La fille aînée, Evelyn, expliqua Susanne.

4

Mardi 8 décembre, le matin

Erik Maria Bark revient de l'hôpital Karolinska où il a rencontré l'inspecteur Joona Linna. Il l'aime bien, même si l'inspecteur a tenté de lui faire trahir sa promesse de ne plus jamais hypnotiser. Peut-être était-ce l'inquiétude franche et sincère de l'inspecteur pour la grande sœur qui le rendait si sympathique. Quelqu'un était probablement à ses trousses en ce moment même.

Erik pénètre dans la chambre et observe sa femme Simone dans le lit. Il est très fatigué, les comprimés ont commencé à faire effet, ses yeux sont lourds et irrités, le sommeil est déjà en route. La lumière s'étend sur Simone comme une plaque de verre rayée. Il s'est écoulé presque une nuit entière depuis qu'il l'a laissée pour aller examiner le garçon blessé. Elle a pris toute la place. Son corps est lourd. La couverture gît à ses pieds. Elle est allongée sur le ventre, sa chemise de nuit retroussée autour de la taille. Ses bras et ses épaules ont la chair de poule. Erik la recouvre délicatement. Elle murmure quelque chose et se pelotonne. Il s'assoit et lui caresse la cheville, observe les orteils réagir, bouger doucement.

— Je vais prendre une douche, dit-il en se penchant en arrière.

— C'était quoi le nom du policier ? bredouille-t-elle.

Mais avant même de pouvoir répondre, il se retrouve dans le parc Observatorielunden. Il creuse le sable de l'aire de jeux et trouve une pierre jaune, ronde comme un œuf, grosse comme une citrouille. Il gratte avec les mains et devine un relief sur le côté, une rangée de dents pointues. En retournant la lourde pierre il voit que c'est le crâne d'un dinosaure.

— Tu fais chier, crie Simone.

Il sursaute et comprend qu'il s'est endormi et a commencé à rêver. Les puissants comprimés l'ont assommé au milieu de la conversation. Il tente un sourire mais rencontre le regard glacial de Simone.

— Sixan ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est reparti ? demande-t-elle.

— Quoi ?

— Quoi, répète-t-elle agacée. Qui est Daniella ?

— Daniella ?

— Tu avais juré, c'était une promesse, Erik, dit-elle d'une voix bouleversée. Je te faisais confiance, j'ai été bête au point de te faire confiance…

— De quoi tu parles ? Daniella Richards est une collègue du Karolinska. Pourquoi tu me parles d'elle ?

— Ne me mens pas.

— Ça commence à frôler le ridicule, dit-il en souriant.

— Tu trouves ça drôle ? demande-t-elle. Parfois je me disais… j'ai même cru que je pourrais oublier ce qui s'est passé.

Erik somnole quelques secondes mais continue d'entendre ce qu'elle dit.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'on se sépare, chuchote Simone.

— Il ne s'est rien passé entre Daniella et moi.

— Ça n'a pas vraiment d'importance, dit-elle d'un ton las.

— Vraiment ? Ça n'a pas d'importance ? Tu veux te séparer à cause d'un truc que j'ai fait il y a dix ans ?

— Un truc ?

— J'étais ivre et…

— Je ne veux pas l'entendre, je sais tout, je… Et puis merde ! Je ne veux pas tenir ce rôle. Je ne suis pas jalouse mais je suis quelqu'un de loyal et j'exige de la loyauté en retour.

— Je ne t'ai plus jamais trahie et je ne le…

— Pourquoi est-ce que tu ne me le prouves pas ? C'est ça qu'il me faut.

— Il faut simplement que tu me fasses confiance, dit-il.

— Oui, soupire-t-elle en quittant la chambre avec son oreiller et la couette.

Il respire lourdement, sait qu'il devrait la suivre, ne pas renoncer comme ça, il devrait la ramener dans le lit ou s'allonger par terre à côté du canapé-lit dans la chambre d'amis, mais à ce stade le sommeil est le plus fort. Il n'arrive plus

à résister. Il s'enfonce dans le lit, sent la dopamine des comprimés le submerger, l'agréable délassement envahir son visage, ses orteils et le bout de ses doigts. Le lourd sommeil chimique enveloppe sa conscience tel un nuage cotonneux.

*

Deux heures plus tard, Erik ouvre lentement les yeux. Une lumière blafarde se presse contre le rideau. Instantanément les images de la nuit se mettent à défiler : les reproches de Simone, le garçon étendu, les marques noires de centaines de coups de couteau sur le corps livide. Les plaies profondes sur la nuque, la gorge et la poitrine.

Erik pense à l'inspecteur visiblement convaincu que l'auteur du crime voulait assassiner toute la famille. D'abord le père, puis la mère, le fils et la fille.

Le téléphone sonne sur la table de chevet.

Erik se lève, mais au lieu de répondre il tire les rideaux et plisse les yeux en direction de la façade opposée. Il attend un moment et tente de retrouver ses esprits. Les traces de buée sur les vitres se dessinent clairement dans le soleil du matin.

Simone est déjà partie à la galerie. Il ne comprend pas sa réaction, pourquoi elle lui a parlé de Daniella. Il se demande s'il ne s'agit pas de tout autre chose. Peut-être les comprimés. Il est bien conscient qu'il se trouve très près d'une sérieuse dépendance.

Mais il fallait qu'il dorme. Toutes ces gardes de nuit ont déréglé son sommeil. Sans les comprimés, il s'écroulerait, pense-t-il en tendant la main vers le réveil qu'il fait tomber par terre.

La sonnerie du téléphone cesse pour reprendre presque aussitôt.

Il envisage d'aller rejoindre son fils Benjamin et de s'allonger près de lui, le réveiller tout doucement, lui demander s'il a fait de beaux rêves.

Il prend le téléphone sur la table de chevet et répond.

— Erik Maria Bark.

— C'est Daniella Richards.

— Tu es encore en neurologie ? Quelle heure est-il ?

— Huit heures et quart, je commence à être un peu fatiguée.

— Rentre chez toi.

— Sûrement pas, dit Daniella d'un ton calme. Il faut que tu reviennes. L'inspecteur est en route. Il semble encore plus convaincu que le criminel est à la poursuite de la sœur aînée. Il dit qu'il doit absolument parler au garçon.

Erik ressent soudain une pesanteur obscure derrière les yeux :

— Ce n'est sans doute pas une bonne idée vu le…

— Mais la sœur. Je sens que je vais bientôt donner à l'inspecteur le feu vert pour interroger Josef.

— Si tu estimes que le patient peut le supporter.

— Le supporter ? Il ne le supportera pas, c'est bien trop prématuré, son état est… Il va apprendre ce qui est arrivé à toute sa famille sans y avoir été préparé, sans avoir eu le temps de se construire une défense… il pourrait devenir psychotique, il…

— A toi de voir, l'interrompt Erik.

— D'un côté, je ne veux pas laisser entrer la police, mais je ne peux pas non plus rester là à attendre, il n'y a aucun doute sur le fait que sa sœur est en danger.

— Oui, mais…

— Un meurtrier cherche la sœur aînée, l'interrompt Daniella d'une voix forte.

— Probablement.

— Je suis désolée, je ne sais pas pourquoi ça me perturbe à ce point. Peut-être parce que ce n'est pas trop tard, qu'on peut encore faire quelque chose. Ce n'est pas souvent le cas, mais cette fois on pourrait sauver une fille avant qu'elle ne soit…

— Qu'est-ce que tu veux au juste ?

— Il faut que tu reviennes ici pour faire ce que tu sais faire.

— Je peux parler au garçon de ce qui s'est passé une fois qu'il ira mieux.

— Tu dois venir l'hypnotiser, dit-elle d'une voix grave.

— Non, pas ça.

— C'est la seule solution.

— Je ne peux pas.

— Mais personne ne peut le faire aussi bien que toi.

— Je n'ai même pas l'autorisation d'exercer l'hypnose à Karolinska.

— Je peux m'en occuper avant que tu arrives.

— Mais j'ai promis de ne plus jamais hypnotiser.

— Tu ne peux pas juste venir ?

Il y a un court silence, puis Erik demande :

— Est-ce qu'il est conscient ?

— Il le sera bientôt.

Il entend sa propre respiration dans le téléphone.

— Si tu ne l'hypnotises pas, je vais autoriser l'accès à la police.

Et elle raccroche.

Erik reste immobile, le combiné dans sa main tremblante. La pesanteur qu'il ressent derrière les yeux se diffuse maintenant vers le cerveau. Il ouvre le tiroir de la table de chevet. La boîte au perroquet n'y est pas. Il a dû l'oublier dans la voiture.

Il traverse les pièces pour réveiller Benjamin, l'appartement baigne dans la lumière du soleil. Le garçon dort la bouche ouverte, son visage est pâle et il semble exténué malgré une nuit complète de sommeil.

— Benni ?

Benjamin ouvre des yeux ensommeillés et le regarde comme s'il était un parfait étranger avant de lui faire un sourire qui n'a pas changé depuis sa naissance.

— C'est mardi – il est l'heure de se réveiller.

Benjamin se redresse en bâillant, se gratte les cheveux puis regarde le téléphone qui lui pend autour du cou. C'est la première chose qu'il fait chaque matin : vérifier qu'il n'a pas raté de messages au cours de la nuit. Erik sort le sac Puma jaune qui contient la solution concentrée de desmopressine, l'antiseptique, les aiguilles stériles, les compresses, la bande adhésive et les analgésiques.

— Maintenant ou au moment du petit-déjeuner ?

Benjamin hausse les épaules.

— Peu importe.

Erik badigeonne rapidement le bras frêle de son fils, le tourne vers la lumière de la fenêtre, sent la mollesse du muscle, tape la seringue et guide délicatement l'aiguille sous la peau. Pendant que la seringue se vide lentement de son contenu, Benjamin tapote son portable avec sa main libre.

— *Shit*, je n'ai presque plus de batterie, dit-il en posant le téléphone tandis qu'Erik maintient une compresse sur son bras pour stopper le saignement. Benjamin doit rester dans

cette position un bon moment avant qu'Erik ne fixe la compresse sur son bras avec de l'adhésif chirurgical.

Il bouge délicatement les jambes de son fils en avant et en arrière, puis fait jouer les articulations de ses genoux et termine en massant les pieds et les orteils.

— Tu te sens comment ? demande-t-il sans détacher les yeux du visage de son fils.

Benjamin grimace.

— Comme d'hab.

— Tu veux un analgésique ?

Benjamin secoue la tête et, brusquement, Erik pense au témoin inconscient, le garçon aux multiples blessures. L'assassin cherche peut-être sa sœur en ce moment même.

— Papa ? Qu'est-ce qu'il y a ? demande Benjamin avec hésitation.

Erik croise son regard.

— Je te conduis à l'école si tu veux.

— Pourquoi ?

Le trafic des heures de pointe s'écoule peu à peu dans un grondement monotone. Assis à côté de son père, Benjamin se laisse bercer par les mouvements saccadés de la voiture. Il pousse un grand soupir et sent encore en lui la douce chaleur du sommeil nocturne. Il pense au fait que son père est pressé, mais prend tout de même le temps de le conduire à l'école. Benjamin sourit pour lui-même. Ça a toujours été comme ça, se dit-il. Quand papa vit des moments difficiles à l'hôpital, il est encore plus inquiet qu'il m'arrive quelque chose.

— On a réussi à oublier les patins, dit tout à coup Erik.

— C'est vrai.

— On fait demi-tour.

— Non, c'est pas la peine, c'est pas grave.

Erik tente de changer de voie, mais une voiture l'empêche de passer. Obligé de se rabattre, il manque de peu de rentrer dans un camion poubelles.

— On a le temps de faire demi-tour et…

— Mais oublie les patins, je m'en fous, dit Benjamin en élevant la voix.

Erik lui adresse un regard étonné :

— Je pensais que tu aimais patiner ?

Benjamin ne sait plus quoi répondre, il déteste qu'on l'interroge, il ne veut pas se mettre à mentir.

— Tu n'aimes pas ? demande Erik.

— Quoi ?

— Tu n'aimes pas faire du patin ?

— Pourquoi j'aimerais ? marmonne-t-il.

— On t'en a acheté des tout neufs…

— C'est pas la folie non plus, l'interrompt Benjamin, las.

— Alors je ne retourne pas te les chercher ?

Benjamin se contente d'un soupir pour toute réponse

— Donc les patins, c'est ennuyeux, dit Erik. Les échecs, c'est ennuyeux. Les jeux vidéo, c'est ennuyeux. Qu'est-ce qui t'amuse, en fin de compte ?

— Je sais pas.

— Rien ?

— Si.

— Regarder des films ?

— Quelquefois.

— Quelquefois ? dit Erik en souriant.

— Oui.

— Toi qui es capable de t'enfiler trois ou quatre films en une soirée, dit Erik d'un ton enjoué.

— Et alors ?

— Non, rien. C'est juste qu'on pourrait se demander combien de films tu regarderais si tu aimais vraiment le cinéma ? Si tu adorais le cinéma…

— Arrête.

— Tu aurais peut-être des doubles écrans et tu passerais les films en accéléré pour optimiser ton temps.

Benjamin ne peut pas s'empêcher de sourire quand son père le taquine.

Soudain, ils entendent une détonation sourde, une étoile bleu pâle illumine le ciel, laissant une cascade de fumée dans son sillage.

— Drôle d'heure pour un feu d'artifice, dit Benjamin.

— Quoi ?

— Regarde, dit-il, le doigt pointé.

Une étoile de fumée flotte en suspens dans le ciel. Sans trop savoir pourquoi, Benjamin imagine Aida en face de lui et son ventre se serre, une chaleur se diffuse en lui. Vendredi dernier, ils étaient collés l'un à l'autre dans le canapé du petit

salon d'Aida à Sundbyberg. Ils regardaient le film *Elephant* pendant que le petit frère d'Aida jouait par terre avec des cartes Pokémon en parlant tout seul.

Tandis qu'Erik gare la voiture devant la cour de l'école, Benjamin voit Aida. Elle l'attend de l'autre côté de la grille. En l'apercevant, elle lui fait signe de la main. Benjamin prend son sac et s'empresse de dire :

— Au revoir papa, merci de m'avoir déposé.

— Je t'aime, dit Erik à voix basse.

Benjamin hoche la tête et s'éloigne.

— On regarde un film ce soir ? demande Erik.

— Je sais pas, répond-il, la tête baissée.

— C'est Aida là-bas ?

— Oui, répond Benjamin d'une voix à peine audible.

— J'aimerais bien lui dire bonjour, dit Erik en sortant de la voiture.

— Pour quoi faire ?

Ils se dirigent vers Aida. Benjamin ose à peine la regarder, il se sent comme un gamin. Il ne faut pas qu'elle pense qu'il veut l'approbation de son père. Il s'en fout, de ce que pense son père. Aida a l'air nerveuse. Son regard navigue entre Erik et lui. Avant même que Benjamin ait le temps de donner une explication, Erik tend la main et la salue :

— Bonjour.

Aida lui serre la main avec méfiance. Benjamin note que son père est décontenancé par ses tatouages : elle a une croix gammée tatouée sur le cou et, à côté, une petite étoile de David. Elle a les yeux peints en noir, les cheveux réunis en deux tresses enfantines, elle porte une veste en cuir noir et une jupe bouffante en tulle sombre.

— Je suis Erik, le papa de Benjamin.

— Aida.

Sa voix est haut perchée et faible. Benjamin rougit, regarde nerveusement Aida, puis fixe le sol.

— Tu es une nazie ? demande Erik.

— Et vous ?

— Non.

— Moi non plus, dit-elle en le toisant brièvement.

— Alors pourquoi est-ce que tu as une…

— Pour rien. Je ne suis rien, je suis juste…

Embarrassé, Benjamin intervient. Son cœur cogne dans sa poitrine.

— Elle a fréquenté des gens il y a quelques années, dit-il d'une voix forte. Mais elle a trouvé que c'étaient des idiots et…

— Tu n'as pas besoin de lui expliquer, s'agace Aida.

Il reste muet un bref instant.

— Je… je trouve juste que c'est courageux d'assumer ses erreurs, dit-il ensuite.

— Oui, dit Erik, mais je considère que de ne pas l'enlever démontre un manque de discernement…

— Ça suffit maintenant, crie Benjamin. Tu ne sais rien d'elle.

Aida tourne les talons puis s'éloigne. Benjamin s'empresse de la rattraper.

— Pardon, halète-t-il. Mon père me fout tellement la honte…

— Mais il a raison, non ?

— Non, répond Benjamin d'une petite voix.

— Peut-être que si, dit-elle en souriant à demi, puis elle lui prend la main.

5

Mardi 8 décembre, fin de matinée

Le service médicolégal se trouve dans un immeuble en briques rouges au 5, rue Reitzus, en plein milieu du vaste campus Karolinska, encerclé par de plus grands complexes. Joona Linna contourne l'immeuble fermé, s'arrête et laisse la voiture sur le parking visiteurs. En se dirigeant vers l'entrée principale, il passe devant un morceau de pelouse recouvert de givre et une rampe de chargement en acier.

Joona s'interroge sur le paradoxe qui entoure le mot autopsie. L'origine latine du terme suédois signifie "recouvrir", "cacher", alors que, en réalité, c'est tout le contraire. Peut-être a-t-on inconsciemment voulu insister sur l'idée de fermeture, une fois que le corps est enfin recousu et que l'intérieur est de nouveau caché aux regards.

Après s'être annoncé à la jeune femme de l'accueil, il est autorisé à voir Nils Åhlén, professeur de médecine légale, plus connu sous le nom de l'Aiguille.

Le bureau de l'Aiguille est moderne avec des surfaces nettes blanc laqué et gris clair mat. C'est cossu et design. Les quelques chaises sont en acier brossé, l'assise en cuir tendu blanc. La lumière au-dessus du bureau provient d'une grande plaque en verre suspendue.

L'Aiguille serre la main de Joona sans se lever. Il porte un polo blanc sous sa blouse de travail et des lunettes d'aviateur aux montures blanches. Un visage mince et rasé de près, des cheveux gris tondus, des lèvres pâles et un long nez bosselé.

— Bonjour, lance-t-il d'une voix sifflante.

Une photographie aux couleurs fanées avec quelques-uns de ses collègues est accrochée au mur : médecins légistes, experts en chimie, en génétique et en odontologie. Tous

portent une blouse blanche et ont l'air contents. Ils sont réunis sur un banc autour de quelques obscurs fragments d'os. La légende sous la photo explique qu'il s'agit de la découverte, lors de fouilles, de tombes datant du IXe siècle, situées sur le pourtour de la place du marché de Birka, sur l'île de Björkö.

— Encore une nouvelle photo, dit Joona.

— Je suis obligé de les scotcher, grommelle l'Aiguille. Dans l'ancien département de pathologie, ils avaient un tableau de dix-huit mètres carrés.

— Bigre, répond Joona.

— Peint par Peter Weiss.

— L'auteur ?

L'Aiguille hoche la tête. L'éclat de la lampe de bureau se reflète dans ses lunettes d'aviateur :

— Oui, il avait peint un portrait de toute l'équipe dans les années 1940. Un travail de six mois pour lequel il a reçu six cents couronnes, m'a-t-on dit. Mon père se trouve parmi les médecins légistes sur le tableau, il est en bas à côté de Bertil Falconer.

L'Aiguille penche la tête sur le côté et reporte son attention sur l'ordinateur.

— Je suis en train de travailler sur le protocole d'autopsie des meurtres de Tumba, dit-il lentement. Carlos m'a téléphoné ce matin pour me mettre la pression.

Joona sourit :

— Je sais, dit-il.

L'Aiguille remonte ses lunettes sur le nez.

— Il semblerait que la détermination de l'heure du décès soit importante.

— Oui, on a besoin de savoir dans quel ordre…

L'Aiguille cherche dans l'ordinateur, en pinçant les lèvres :

— Ce n'est qu'une estimation préliminaire, mais…

— L'homme a été tué en premier ?

— Exactement… je me suis juste basé sur la température corporelle, dit-il en pointant l'écran. Erixon a dit que les deux lieux, les vestiaires et la maison, avaient la même température, donc mon hypothèse est que l'homme est mort un peu plus d'une heure avant les deux autres.

— Tu as changé d'avis depuis ?

L'Aiguille secoue la tête et se lève en gémissant.

— Hernie discale, explique-t-il, puis il quitte le bureau et commence à descendre le couloir.

Joona Linna suit l'Aiguille qui boite lentement en direction du service d'autopsie. Ils passent devant une salle obscure avec une table d'autopsie autonome en inox. Elle ressemble à un évier avec des sections carrées et des rebords tout autour. Ils pénètrent dans une pièce plus froide où les corps préalablement examinés au service médicolégal sont conservés dans de grands tiroirs maintenus à une température de quatre degrés. L'Aiguille s'arrête, vérifie le numéro, ouvre un tiroir et s'aperçoit qu'il est vide.

— Disparu, sourit-il en reprenant le couloir où des milliers de traces de roulettes ont marqué le sol ; il ouvre une autre porte et la tient pour laisser passer Joona.

Ils s'arrêtent dans une salle bien éclairée et peinte à la chaux blanche. Un grand évier est posé contre un mur. De l'eau goutte d'un tuyau orange vif et tombe dans le trou de l'évier. Un corps nu et blafard parsemé de plaies sombres est allongé sur la table d'autopsie recouverte de plastique.

— Katja Ek, constate Joona.

Les traits de la femme morte dégagent un calme étrange. Elle a la bouche entrouverte et un regard serein. Comme si elle écoutait une belle musique. L'expression du visage tranche avec les larges entailles qui lui lacèrent le front et les joues. Joona laisse son regard parcourir le corps de Katja Ek. Des marbrures ont déjà fait leur apparition autour du cou.

— Nous espérons avoir le temps d'effectuer l'examen interne cet après-midi.

— Bon. Quel carnage, soupire Joona.

L'autre porte s'ouvre, un jeune homme au sourire mal assuré entre. Il a plusieurs piercings dans les sourcils et ses cheveux noirs sont rassemblés en une queue de cheval qui descend le long de sa blouse blanche. Avec un demi-sourire, l'Aiguille lève un poing à la façon des fans de hard rock. Le jeune homme lui répond aussitôt.

— Je te présente Joona Linna de la Rikskrim, dit l'Aiguille. Il fait partie de ceux qui viennent nous rendre visite de temps en temps.

— Frippe, dit le jeune homme en serrant la main de Joona.

— Il se spécialise dans la médecine légale, explique l'Aiguille.